

TRIBUNE DE CAUX



Le périple de quatre-vingts jeunes Européens en Océanie

La Papouasie

Arrivant de Nouvelle-Zélande où elle avait passé le mois d'octobre, la délégation internationale du Réarmement moral a trouvé à Port Moresby un accueil particulièrement attentif. Port Moresby est la capitale d'un territoire administré par l'Australie et formant la partie sud-est de la Nouvelle-Guinée.

Pourquoi ce séjour en Papouasie ? Parce que des hommes responsables dans cette contrée ont adressé, il y a plusieurs mois déjà, un pressant appel au Réarmement moral. La Papouasie accédera bientôt à l'indépendance. Les rapports entre Australiens et indigènes aussi bien qu'entre les mille tribus qui peuplent le territoire vont poser et posent déjà des problèmes sérieux.

Dès l'arrivée à l'aéroport et dans les nombreux contacts qui ont suivi, Australiens et leaders Papous ont insisté sur ce qu'ils attendaient du Réarmement moral : « Avec la venue de cette délégation, a déclaré un membre de l'Assemblée territoriale, c'est un changement du cœur qui peut être insufflé à notre pays ». « Nous avons des problèmes de désunion, a affirmé le chef adjoint de l'administration australienne en Nouvelle-Guinée. Voilà pourquoi le message que vous apportez peut tant faire ici. »

La première représentation de la revue *Il est permis de se pencher au-dehors* en langue pidgin eut lieu au stade de Port Moresby le 20 novembre. Le public, alerté par radio, vint en foule, les représentations prévues les jours précédents ayant dû être interrompues ou annulées à cause de pluies torrentielles.

Le 24, c'était l'île de Bougainville qui accueillait la troupe. A Paguna, qui est en passe de devenir un des plus importants centres d'exploitation du cuivre, ouvriers, ingénieurs et directeurs des

suite en page 2

Photo CIRIC

Que va dire la Belgique à l'Europe ?

Papouasie (suite)

grandes compagnies, mêlés à la population locale, se pressaient aux portes d'un théâtre qui manifestement ne pouvait les contenir tous. On offrit de donner une représentation en anglais, immédiatement suivie d'une autre en langue pidgin. Ceux qui ne purent assister à la première attendirent patiemment leur tour.

M. Paul Lapun, député de Bougainville à l'Assemblée législative de Papouasie et Nouvelle-Guinée, présenta la troupe au public en rappelant l'aide apportée par le Réarmement moral pour applanir un conflit qui avait surgi

■ 684 maires et présidents de conseils de villes de Grande-Bretagne ont signé un message qui reflète leur inquiétude devant la vague d'« anarchie morale » qui, à leur avis, est répandue dans le pays par la télévision, la radio et la presse avec, pour ultimes conséquences, le chaos économique et la dictature. Les mêmes signataires soulignent le fait qu'un théâtre de Londres, le *Westminster*, présente des pièces et des films du Réarmement moral qui sont exactement ce dont le pays a besoin en cette période de crise. Ils demandent donc aux organes compétents de donner à ce théâtre leur plein appui et expriment le vœu que les excellents spectacles qui y sont donnés soient présentés également à la télévision et à la radio.

■ Tous les quinze jours, un samedi, des trains spéciaux ont amené à Londres des centaines de personnes venues de Liverpool, Sheffield et Cardiff. Un total de 1200 personnes sont ainsi venues pour quelques heures dans la capitale anglaise afin de voir au *Westminster* la pièce de Alan Thornhill *L'Élément oublié*. On remarquait parmi elles des représentants de toutes les couches de la société, jeunes et vieux, autorités civiles et religieuses, ouvriers et cadres.

■ La revue illustrée *Better than violence*, publiée à Bombay à la suite du passage en Inde de la troupe de *Il est permis de se pencher au-dehors*, a été remise ces dernières semaines à New York aux 600 délégués participant à l'Assemblée générale des Nations Unies.

entre les propriétaires terriens et les sociétés étrangères (voir *Tribune de Caux* du 24 septembre 1969).

Panguna sera bientôt la plus grande exploitation minière à ciel ouvert du monde. Quatre cents millions de dollars vont être investis et on évalue à quelque quatre milliards de dollars la valeur totale du gisement.

■ *Au moment de mettre sous presse, nous recevons une magnifique série de photographies de Papouasie - Nouvelle-Guinée. Nous nous ferons un plaisir de les publier sur une double page dans notre prochain numéro, qui sera celui de Noël.*

Aux Etats-Unis encore, deux quotidiens, le *Cincinnati's Enquirer* et le *Morning Call* de Allentown (Pennsylvanie) ont publié de substantiels articles consacrés à l'action mondiale du Réarmement moral.

■ Les éditions italienne et espagnole de la plaquette *Caux 1970* viennent de sortir de presse. La première sera diffusée avant tout en Italie, la seconde fera son chemin non seulement dans la péninsule ibérique, mais en Amérique latine.

■ A Munich se termine le doublage en allemand du film *Happy Deathday (Le lever de la nuit)* dont la première aura lieu à Caux durant la conférence de Noël. Pendant ce temps, à Lucerne, la maison d'édition C. J. Bucher s'appête à lancer, en mars prochain, la version allemande de l'ouvrage que Anne Wolrige-Gordon a consacré à son père. Le titre allemand en est : *Peter Howard - Aufbruch zum modernen Menschen*. Prix : Fr. 22.80. Les premiers exemplaires sont déjà disponibles.

■ *L'Osservatore romano* du 29 octobre, a publié un important article de notre collaborateur, M. Fred Ladenius, sur « L'œuvre de Peter Howard au service de l'idéal chrétien ».

■ Dans son numéro du 23 novembre, *Gente*, le populaire hebdomadaire italien, a consacré un article illustré de deux pages à Rajmohan Gandhi. L'interview a été faite à l'occasion du passage

à Bolzano du petit-fils du Mahatma et souligne l'« enthousiasme » des jeunes devant lesquels il prit la parole. Son auteur, Renzo Allegri, après avoir retracé l'histoire de trois générations de Gandhi, et souligné leurs liens avec Frank Buchman, demande au petit-fils du Mahatma : « Ne vous semble-t-il pas absurde de présenter aux hommes d'aujourd'hui, surtout aux jeunes occidentaux, un idéal de vie fondé sur des principes tels que l'honnêteté absolue, la pureté, le désintéressement et l'amour du prochain ?

— Il faut certes du courage pour parler de ces choses, répond Gandhi. Et spécialement de pureté absolue. Mais les réactions des jeunes sont imprévisibles. A Caux, en Suisse, j'ai rencontré de très nombreux jeunes Européens prêts à accepter ces principes et à voyager à travers le monde pour les diffuser. Un bon nombre d'entre eux avaient précédemment fait partie d'organisations estudiantines d'extrême-droite ou d'extrême-gauche qui veulent changer le monde par la violence... Je suis convaincu que personne ne retourne chez lui sans que quelque chose ne soit changé dans sa vie. L'énergie idéologique est plus puissante que celle que libère l'atome.

— Et combien gagnez-vous pour mener cette activité ?

— Rien du tout.

Conférence à Caux

du 23 décembre au 6 janvier

Pour un Noël qui ait sa pleine signification. Pour commencer l'année avec un bagage solide : c'est dans cet esprit que se rencontreront à Caux des centaines de gens.

Des étudiants d'Oxford et de Lyon ont mis sur pied un programme pour leurs camarades venus de toute l'Europe, du 27 décembre au 5 janvier.

Des représentants des milieux agricoles se sont donnés rendez-vous à Caux du 2 au 4 janvier. Mais avant tout, à Noël comme en fin d'année, Caux sera plein de personnes de toutes générations, de toutes classes, de toutes races, de toutes nations. N'est-ce pas ainsi qu'il faut comprendre Noël ?

Pour toutes informations, s'adresser au secrétariat de la conférence, 1824 Caux.



5^e anniversaire
(1965-1970)

Votre bon restaurant chinois à Genève :

Le Mandazin

1-3, rue de Chantepoulet (Plaza), tél. (021) 32 27 42

célèbre ce mois sa cinquième année d'existence.

Il vous a bien servi depuis sa fondation ;

il fera mieux encore à l'avenir !

Controverse sur le « destin de Caux »

Dans notre dernier numéro, nous avons publié un communiqué de la Société de développement de Caux faisant état de l'apport économique du Réarmement moral dans la région allant de Lausanne à Montreux. Quelques jours plus tard, la rubrique des lecteurs du Journal de Montreux faisait paraître une lettre d'un conseiller communal qui tentait de démontrer, chiffres à l'appui, que la présence du Réarmement moral à Caux portait préjudice

à l'essor touristique de la région. C'est à cette lettre que M. Georges Corbaz, personnalité bien connue dans les milieux économiques de Suisse romande et ancien président de l'Office du tourisme de Montreux, répondait dans la même rubrique. La Tribune de Genève ayant jugé bon de donner une certaine publicité à la lettre du conseiller communal, fit état par la suite de la réponse de M. Corbaz, que l'on trouvera en grande partie ci-dessous.

M. Corbaz s'en prend tout d'abord à l'opinion selon laquelle « l'essor et la prospérité de Caux auraient été paralysés par la présence du RAM ». « Avec des « si » et des « mais », écrit-il, il est facile, vingt-quatre ans après, d'envisager une situation sous l'angle optimiste et d'échafauder des plans séduisants ». Mais il ne faut pas oublier que pour tirer parti de cette situation, il eût fallu avant tout des hommes et des capitaux. Et l'auteur du texte poursuit :

Constatons qu'à Montreux même, plusieurs hôtels ont disparu et qu'il ne s'est construit aucun établissement nouveau avant l'Eurotel, en 1967, suivi du Bon-Accueil, en 1970 seulement... Dans ces conditions, comment peut-on penser que Caux aurait trouvé, au cours de ces vingt-quatre années, tout d'abord les hommes disposés à y travailler, dans des hôtels devenus vétustes et difficiles à exploiter, ensuite les millions nécessaires à la rénovation et à l'entretien de la station et qui ont été investis, sans aucun recours à l'aide des pouvoirs publics, par le RAM ?

La logique des chiffres

Dans sa lettre, M. Paroz parle « d'une station qui a été florissante et qui pourrait facilement le redevenir ». C'est méconnaître l'histoire de Caux.

Si, de 1902 à 1914, la station connut, en effet, une période de prospérité et d'expansion, la Première Guerre mondiale allait freiner brutalement cette expansion, dispersant la clientèle et faisant s'accumuler les pertes pour les hôtels. Les tentatives faites entre les deux guerres, au prix de grands efforts, pour rendre à Caux son lustre d'antan, portèrent leurs fruits au cours des années 1927 et 1928, mais la crise mondiale déclenchée en 1929 allait ruiner, une fois encore, une bonne partie de ces efforts. A partir de 1930, malgré la présence et le travail de plusieurs directeurs de valeur, la situation ne devait pas cesser d'empirer pour aboutir, aux premiers jours de la guerre de 1939, à la fermeture du Palace et, en 1942,

à la mise en faillite du Regina. Il faut aussi ajouter que, depuis 1920, les tentatives de relancement de Caux s'étaient heurtées souvent à la concurrence de stations situées à plus haute altitude, comme Villars, Montana, Zermatt, Saint-Moritz, Arosa. Et l'on peut évaluer à plus de 15 millions les sommes perdues à Caux, entre 1914 et 1946, par les banques et le capitalisme privé.

Après la guerre, une campagne publicitaire, pour tenter de vendre l'ensemble des établissements de la Société immobilière de Caux, ayant échoué, le créancier hypothécaire en premier rang s'appropriait, au printemps 1946, à céder le Palace à une entreprise de Suisse alémanique qui envisageait sa démolition. J'étais, à cette époque, membre de la Municipalité des Planches et du conseil de l'établissement bancaire porteur du titre hypothécaire. J'ai donc suivi l'affaire de très près et en ai gardé un souvenir précis. Je puis donc affirmer que ce fut un véritable soulagement pour les autorités de la commune des Planches, pour la direction du Chemin de fer Montreux-Glion-Naye et, d'une façon générale, pour toute la population, que d'apprendre le rachat des établissements de Caux par le RAM plutôt que d'avoir à accepter la solution déprimante d'une démolition.

Si l'on veut bien essayer de se reporter à l'époque, on conviendra que la démolition du Palace aurait porté un coup très dur, non seulement à la station de Caux mais à l'ensemble de la région montreusienne, qui se débattait dans de grandes difficultés et qui souffrait d'une grave crise de confiance.

Aujourd'hui, évidemment, le vent a tourné. Les nouvelles conditions créées par la conjoncture, l'étalement des vacances, le développement du tourisme de masses permettent à certains de regretter que Caux ne puisse pas, une fois encore, saisir sa chance de redevenir une grande station.

Cependant, les difficultés rencontrées dans le passé ne doivent pas être oubliées et sont peut-être là pour nous expliquer que le destin de Caux était ailleurs. A l'heure où le matérialisme triomphe partout, où la notion de

profit est prépondérante, il est assez remarquable qu'une communauté accepte de dépenser des sommes considérables, sans en attendre de rendement, simplement pour servir son idéal et pour préserver, dans un site privilégié, un lieu de rencontres et de méditation. Loin de se comporter en « propriétaire égoïste » et en « coûteux parasite », comme l'écrit M. Paroz, le RAM a accueilli à Caux, depuis vingt-quatre ans, des centaines de milliers d'hommes et de femmes venus du monde entier. Si, comme le rapportait M. J.-J. Cevey dans son « Billet du syndic » paru dans le *Journal de Montreux* du 17 novembre, le nom de Montreux est actuellement plus connu que celui de maints centres touristiques européens très importants, ne peut-on penser que le rayonnement du RAM y est pour une part qui, pour ne pas se traduire en chiffres et en monnaie, a tout de même son poids ?

L'exploitation des terrains de Caux par un groupe financier quelconque, à seule fin de s'y livrer à la spéculation, comme on le voit dans certaines stations valaisannes et françaises, irrémédiablement dénaturées et abîmées, serait-elle préférable ?

On peut se le demander.

Georges Corbaz.

Caux, au passé... et au présent



En vente en librairie

« Le monde attend de nous non un exemple de divisions, mais d'unité »

La Belgique, « capitale de l'Europe », lieu d'innombrables réunions ministérielles pour organiser notre continent, est en proie à de profondes difficultés intérieures. Longtemps dominés par les Wallons francophones, les Flamands sont maintenant plus nombreux que leurs compatriotes de langue française. L'activité économique la plus puissante s'est déplacée vers les régions flamandes dont les habitants ont obtenu leur pleine autonomie régionale. Reste « la » grande question, celle de Bruxelles, ville en grande majorité de langue française et en constante expansion, mais entourée de communes flamandes. Il n'en reste pas moins que Bruxelles est la capitale de tout le pays. Mais les habitants des banlieues adjacentes pourront-ils envoyer leurs enfants dans des écoles où l'enseignement se donne dans la langue de leur choix ? Les hommes politiques s'acharnent autour de ces problèmes, alors que l'Europe est en train de s'échafauder sous leurs yeux.

Sortir de la tranchée

Aussi faut-il saluer l'initiative prise par quelques citoyens belges de réunir à Namur, il y a quinze jours, autour d'amis étrangers qu'ils avaient rencontrés à Caux, un « congrès international ». Ce fut pour chacun des participants, une bouffée d'air frais. Car rien n'est plus asphyxiant que des positions politiques cristallisées sur un problème limité qui, forcément, bloque l'horizon. Nous n'en voulons pour preuve que la réaction du public réuni samedi soir à la moderne Maison de la culture de Namur. Après avoir entendu plusieurs récits sur le destin des minorités, notamment au nord-est de l'Inde et au Haut-Adige, un interpellateur s'est levé pour mettre en doute l'influence que pourrait avoir, dans les affaires belges, l'intervention d'hommes dirigés par Dieu. Aux applaudissements du public, le président de séance, un géomètre namurois, a affirmé avec force : « C'est un scandale, dit-il, que les Belges s'affrontent à propos d'une question linguistique alors que nous avons tant à faire, ensemble, Wallons et Flamands, pour répondre à l'attente d'un monde qui recherche l'unité et de vraies raisons de vivre ; le monde attend de nous non pas un exemple de divisions, mais d'unité, de sacrifice et d'engagement. »

Mutations industrielles

La Belgique, comme les autres régions du centre du continent où courent les veines des « pays noirs », la Ruhr, la Lorraine, le Luxembourg, passe par la profonde mutation énergétique de notre époque. Les puits de mines se ferment, d'autres usines doivent s'ouvrir pour absorber la main-d'œuvre disponible, etc. Aussi est-ce avec un intérêt soutenu qu'un public préoccupé au premier chef par des questions économiques a assisté à la représentation de *On jouera sans Rideau*, présenté par des Français engagés dans l'industrie. Autour du drame humain que constitue la fusion

de deux industries, l'absorption d'une entreprise par une plus puissante, c'était l'occasion de rappeler toutes les richesses du dialogue et aussi les tragédies qu'apporte l'absence de dialogue, que ce soit dans les familles ou autour de la table de négociations. M. Léon Girardot, ingénieur à la direction du réseau nord de la SNCF — qui tient le rôle principal — devait rappeler à cette occasion ce que l'engagement personnel de quelques hommes concernés par l'avenir social de la France avait déjà permis de réaliser : dialogue renoué entre partenaires sociaux, avantages acquis pour les salariés, grèves rendues inutiles ou conflits résolus, etc.

Dans la salle, on notait de nombreuses personnalités belges : M. Jean Rey, ancien président de la Commission des communautés européennes ; le procureur général auprès de la Cour de cassation ; un ancien ministre des finances ; des professeurs et des étudiants de l'Université de Louvain ; des patrons (un grand nombre d'entre eux avaient été invités par l'Association des dirigeants et des cadres de l'industrie, ADIC), des syndicalistes venus de Charleroi, des fonctionnaires du Marché commun, des ecclésiastiques, etc.

Sur la scène de Namur :

M. Léon Girardot, ingénieur général à la SNCF

En France on parle beaucoup de concertation, de conciliation et de participation. J'ose à peine employer ces termes tellement la politique les a usés. Les textes réglementaires organisent tous ces -ions, si j'ose dire. A la SNCF, nous avons conclu il y a un an un protocole fixant une procédure de concertation et de conciliation. Le protocole a été mis à l'essai pendant toute l'année 1970. Ces efforts sont valables. Ils constituent certainement un important progrès vers plus de justice et vers la paix sociale. Mais j'ai la conviction — et par l'expérience que nous vivons en 1970, j'ai la certitude — que ces efforts, cette procédure de concertation et de conciliation sont insuffisants.

... Avec M. Georges Barrier, ici présent, syndicaliste au métro, et avec deux des auteurs de la pièce, qui sont également ici, nous nous sommes entraînés depuis vingt ans à vivre des moments de silence le matin pour rechercher ce que nous devons faire. C'est cela qui a permis de faire avancer un peu cette recherche vers un dialogue plus constructif, qui a permis d'éviter des grèves, qui a permis d'y voir clair dans des problèmes et de se sortir de situations qui autrement paraissent désespérés.

M. Georges Barrier, syndicaliste

J'ai commencé à travailler à l'âge de 13 ans et j'ai fait ma première grève à 17 ans. Comme tous les militants syndicalistes, j'ai cru que la lutte des classes était la seule arme dont nous disposions pour nous libérer de l'oppression politique et économique du système capitaliste.

Je suis reconnaissant pour l'action qu'ont menée nos anciens et c'est, pour une grande part, grâce à leurs luttes, leurs sacrifices, que notre

Le soir, tous ceux que le sujet intéressait, étaient conviés à entendre des orateurs venus de l'étranger. Signalons, parmi les nombreuses interventions, celle de M^{me} Philips, qui raconta ce qu'une épouse d'industriel peut faire ; celle d'un syndicaliste britannique dont le fils a connu des démêlés avec la police avant de changer, et qui utilise ce lien des difficultés familiales pour gagner d'autres de ses collègues, même parmi les plus extrémistes, à une action commune ; celle, enfin, d'un industriel français, venu à Caux récemment, qui fit état de la transformation du « climat » de son entreprise : grâce aux changements intervenus et à l'honnêteté qui préside à toutes les décisions, il en est résulté 20 % d'augmentation des salaires.

« La Belgique pourrait exprimer le contenu spirituel autour duquel se construira l'unité du continent, sans que personne ne songe un instant à l'accuser de vouloir dominer l'Europe » disait l'un des participants. De Namur, au confluent de la Sambre et de la Meuse, cette certitude a suscité beaucoup d'échos dont nous espérons à nouveau parler.

P.-E. D.



situation s'est beaucoup améliorée. Mais nous ne sommes plus au XIX^e siècle. Les événements, le progrès, vont tellement vite que nous sommes obligés de nous interroger sur les responsabilités nouvelles que nous devons assumer.

Les rencontres entre dirigeants de l'industrie et responsables ouvriers sont trop souvent des constats de divergences, des dialogues de sourds.

Il faut donc entreprendre une action tendant à développer dans l'homme le plus grand sens de responsabilité et des qualités de caractère. Sur cette base, industriels et ouvriers pourraient ensemble assigner à l'industrie moderne un nouvel objectif : combler le fossé, toujours plus béant, entre pays industrialisés et nations pauvres ; et faire que l'économie soit mise au service de l'ensemble de l'humanité.

Notre sélection des meilleurs livres de 1970

L'empire occulte

LORENZ STUCKI (Laffont)

Un des *best-sellers* de l'année en Suisse alémanique est maintenant mis à disposition des lecteurs de Suisse romande grâce à un éditeur parisien ! Si vous désirez connaître toute l'histoire de la prodigieuse croissance de l'industrie d'exportation suisse, de Georg Sulzer à Nestlé, de Hoffmann-Laroche à Brown Boveri, lisez ce livre. Vous y découvrirez aussi certains « dessous » de la haute industrie suisse qui a su maintenir et développer sa puissance dans le monde, souvent pas très beau, des puissantes affaires internationales.

Les Enragés de Dieu

GEORGES BLOND (Grasset)

Les guerres de religion, hélas, ne sont pas terminées ; que ce soit au Pakistan, en Inde ou en Irlande du Nord, le glas de Saint-Barthélémy modernes continue de scander des heures tragiques dans la vie de peuples entiers. Voici un livre qui retrace l'épopée d'hommes qui se sont crus seuls détenteurs de la Vérité et qui se termine non pas sur une condamnation de la religion mais sur un plaidoyer intéressant, et historiquement passionnément justifié, de l'œcuménisme.

La Montagne et l'Homme

GEORGES SONNIER (Albin Michel)

Un livre qu'aimeront tous ceux qui recherchent le « silence des 3000 », ou plus, mètres d'altitude. Illustré de magnifiques photos, ce livre vous fera vibrer avec les grands noms de l'alpinisme, Wymper qui vainquit le Cervin, de Saussure qui dompta le Mont-Blanc, ou les cordées, souvent tragiques, qui essayèrent de braver la face nord de l'Eiger.

Lettres pour notre temps

Transcription

en français moderne des épîtres de saint Paul
ALFRED KUEN (Ligue pour la lecture de la Bible)

« Partout où ces écrits inspirés sont parvenus, peut-on lire dans l'introduction, ils ont reproduit les mêmes miracles que la parole apostolique : des hommes et des femmes ont trouvé un sens nouveau à leur vie, ils ont découvert le chemin de la communion avec Dieu et la force de se dépasser eux-mêmes.

» Actuellement, nous vivons une époque singulièrement proche du siècle qui vit naître le christianisme. Les dieux de notre temps ressemblant fort aux divinités antiques : Minerve, Vénus, Eros, Mars, Mercure... La raison, l'ordre social, la beauté, l'érotisme, la

guerre, le commerce, occupent bien plus de place dans notre civilisation que le Dieu de Jésus-Christ. Dans cet environnement païen où retentit primitivement l'Évangile du Christ et où il remporta de si éclatantes victoires, le message des apôtres acquiert une étonnante actualité. En lisant ces lettres vieilles de plus de dix-neuf siècles, on est frappé de leur jeunesse et de leur extraordinaire vitalité. »

*En vente en librairie, ou,
en Suisse : 90, route de Berne, 1010 Lausanne (Fr. 7.50) ;
en France : 15, avenue Foch, 68 Guebwiller ;
en Belgique : Kievitlaan 255, 1800 Vilvorde.*

Ce Jésus qu'on appelle Christ

JACQUES LOEW (Fayard)

Qui est Jésus-Christ ? C'est l'éternelle question des hommes. Ces 22 entretiens, rédigés à l'intention de Paul VI et de ses familiers (environ 60 retraitants, des cardinaux aux plus jeunes prêtres participant à sa vie quotidienne), n'ont rien du style oratoire des grandes chaires ; le Père Loew parle avec la même simplicité qu'aux dockers de Marseille. Il trouve à chaque page des exemples frappants. Il sait exprimer les vérités éternelles dans le langage des hommes d'aujourd'hui.

Le Père Loew est un incroyant converti. Devenu Dominicain, il participe à l'expérience des prêtres-ouvriers comme docker à Marseille. Puis il fonde la « Mission ouvrière Saint-Pierre - Saint-Paul » fixée d'abord à Port-de-Bouc ; cette jeune communauté ne tarde pas à essaimer au Brésil, puis dans le monde entier. Aujourd'hui le Père dirige à Fribourg l'« Ecole de Foi » qu'il a lui-même créée.

Mémoires

JULES HUMBERT-DROZ (La Baconnière)

Nous avons signalé l'an dernier la parution du premier tome des mémoires de l'an-

cienn pasteur neuchâtelois devenu un membre influent de la hiérarchie communiste internationale.

Le deuxième tome (1921-1931) est consacré à la période durant laquelle l'auteur exerça les fonctions de secrétaire du Komintern. C'est dire tout son intérêt.

Principaux ouvrages commentés dans la rubrique Au Fil du Coupe-Papier de notre journal en 1970.

En Danger de Progrès

FRANÇOIS DE CLOSETS (Denoël)

« Un des ouvrages les plus importants qui aient été publiés en France depuis 10 ans. »

Fourastié.

(*Tribune de Caux* du 29 mai).

La Maison de Papier

FRANÇOISE MALET-JORIS (Grasset)

« Une écrivain, mère de quatre enfants, se demande au fil du livre comment donner aujourd'hui à sa famille une éducation chrétienne ou, ce qui revient au même, comment vivre, elle, totalement sa foi... Un livre exprimant cette recherche avec humour. »

Jacqueline.

(*Tribune de Caux* du 12 juin).

Le Premier Cercle

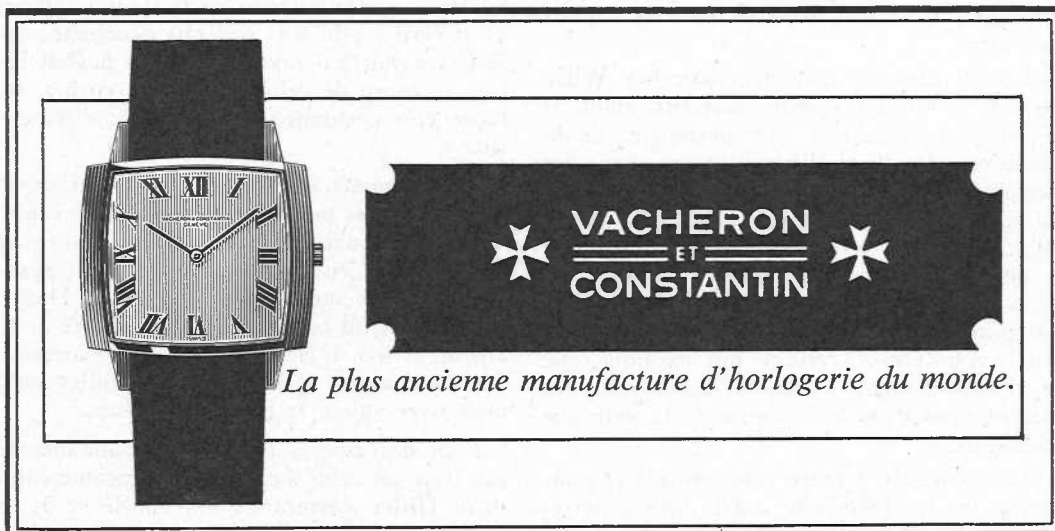
ALEXANDRE SOLJENITSYNE

L'œuvre maîtresse du Prix Nobel de littérature 1970.

« Le génie de Soljenitsyne, c'est qu'en dépit de la tristesse et de la tragédie qui pénètrent le récit, on ne peut s'empêcher d'être encouragé et même transporté par lui. »

Spoerri.

(*Tribune de Caux* du 12 juin).



VACHERON
ET
CONSTANTIN

La plus ancienne manufacture d'horlogerie du monde.

M. Willy Brandt sur la corde raide

CE que l'on considérait, il y a cinq ans encore, comme la vérité, est mis aujourd'hui en question», nous disait récemment à Bonn un membre du Gouvernement allemand.

Sur le plan politique, on est manifestement à la recherche de nouveaux horizons. La coalition socialiste-libérale de M. Willy Brandt a choisi le domaine de la politique étrangère, et plus spécialement celui des relations avec les pays d'Europe orientale, pour tâcher de sortir du « statu quo » des années d'après-guerre. Agissant à un rythme effréné, le chancelier et son ministre des affaires étrangères cherchent à « normaliser » les relations de leur pays avec l'URSS, la Pologne, la République démocratique allemande, bientôt avec la Tchécoslovaquie.

Les obstacles auxquels ils se heurtent sont de deux ordres. Le premier concerne le Traité germano-soviétique, ou plus exactement sa ratification. Afin d'obtenir une majorité solide en faveur de celle-ci par le Parlement de Bonn, M. Brandt a dû promettre aux députés allemands qu'elle dépendrait de l'accord de Moscou sur l'avenir de Berlin. Moscou, sur ce sujet-là, n'a encore rien promis de substantiel. Si le statut de l'ancienne capitale allemande dépend des « Quatre Grands », il dépend aussi de la République démocratique allemande. Moscou et Pankow n'ignorent donc pas que si le Traité germano-soviétique n'était pas ratifié, ce serait la fin de la politique orientale du Gouvernement actuel de Bonn, et probablement la chute de celui-ci. Ils savent qu'ils ont ainsi le moyen d'infléchir ce qui se passe à Bonn conformément à leurs vœux. Si cela facilitait la réussite de leurs plans, les dirigeants du Kremlin pourraient même provoquer à Bonn un changement de gouvernement. Qu'ils y songent parfois, on s'en est aperçu lors du récent voyage en URSS du président Pompidou. Lors d'une séance de travail avec M. Brejnev, celui-ci déclara à son interlocuteur « qu'en Europe, le danger d'une nouvelle guerre ne pourrait venir aujourd'hui que de l'Allemagne ». Ces propos, tenus à l'égard d'un gouvernement avec lequel les Russes venaient de signer un traité, provoquèrent quelque stupéfaction parmi les Français qui se demandèrent ce qu'ils cachaient.

L'autre obstacle pour le chancelier Willy Brandt, c'est la fragile majorité dont il dispose au Parlement. Son partenaire de la coalition, le Parti libéral, passe par des remous et certains de ses membres voudraient se joindre à la démocratie-chrétienne. C'est dire que toute élection locale ou régionale a des répercussions nationales ; comme il y en a tous les deux ou trois mois, la tentation est grande de vouloir montrer aux électeurs des « résultats ». C'est ce qui explique que le gouvernement s'efforce d'accélérer les négociations dans le domaine de la politique étrangère.

La polarisation entre progressistes et conservateurs se manifeste aussi dans d'autres domaines, tel celui de la réforme pénale.

Le président de la République, M. Gustave Heinemann, avait introduit, il y a quelques années, alors qu'il était ministre de la justice, certaines lois considérées comme « permissives » par les uns, « progressistes » par d'autres. L'actuel ministre semble bien décidé à poursuivre la même voie. De nouvelles mesures abolissant la censure cinématographique et rendant plus faciles l'importation et la diffusion de matériel pornographique ont échoué d'une voix seulement devant le Sénat. M. Willy Brandt s'est prononcé publiquement contre la pornographie. Mais le gouvernement aura-t-il le courage de retirer

cette législation contestée, avant qu'elle ne passe devant la Chambre basse ?

Beaucoup d'Allemands se sentent aujourd'hui devant un dilemme. Une minorité, bien déterminée, veut éliminer les structures sociales traditionnelles. Mais, d'autre part, la masse des Allemands ne veut pas de solutions extrémistes, et songe avant tout à préserver son niveau de vie. N'est-il pourtant pas permis de penser que les peuples des pays de l'Est et du tiers monde attendent davantage de l'Allemagne que l'efficacité économique et le sens de l'organisation ?

On peut être certain d'une chose : c'est que dans les mois à venir, le débat sur ces questions fondamentales va se poursuivre. Le parti qui présentera les réponses les plus convaincantes pourrait bien l'emporter aux élections générales de 1972.

P. S.

Comment est née une dictature

PEU d'ouvrages consacrés à l'Allemagne totalitaire ont réussi jusque-là à élucider les raisons profondes pour lesquelles un peuple, fier de sa culture et de son système d'éducation, a pu élire à sa tête, en lui conférant un pouvoir absolu, un homme comme Hitler. On n'a pas expliqué davantage pourquoi tant de gens intelligents se sont laissés mener par lui jusqu'à la catastrophe, et même au-delà.

Les mémoires d'Albert Speer¹, l'architecte puis le ministre de l'armement de Hitler, doivent être lus par tous ceux qui veulent comprendre comment tout cela a pu se passer. Ce qui frappe de prime abord, c'est l'honnêteté de l'auteur. Si tant de mémoires d'hommes d'Etat et de chefs militaires sont irritants, n'est-ce pas en raison de leur tendance à l'autojustification ? Rien de tel avec Speer, qui ne cherche même pas à se réfugier derrière l'excuse classique consistant à dire : « Je ne savais pas... »

« Que j'aie su ou non, écrit-il, est sans aucune importance, quand je considère les horreurs dont j'aurais du prendre connaissance, et les conclusions que j'aurais du tirer tout naturellement du peu que je savais. » Quand, vers la fin de la guerre, un ami vint le voir pour lui parler de ce qui se passait dans un camp de concentration quelque part en Haute-Silésie — c'était d'Auschwitz qu'il s'agissait — il écrit : « Je n'ai pas fait d'enquête, car je ne voulais pas savoir ce qui se passait là-bas. A cause de cela je me sens encore, de façon très personnelle, responsable d'Auschwitz ».

Cette honnêteté de Speer sur lui-même transforme ses mémoires en une étude saisissante sur la nature même d'une dictature et de ceux qui en furent les serviteurs. Speer avait 28 ans quand il se joignit à Hitler, 40 quand il fut condamné, à Nuremberg, à 20 ans de prison. Il ne prétend pas être arrivé à des conclusions définitives, mais celles qu'il nous livre valent la peine d'être lues.

L'un des aspects les plus passionnants de son livre est celui dans lequel il raconte comment Hitler s'assura de son amitié et de sa loyauté, et comment il sut le mettre au travail,

comme il le fit avec tant d'autres. « J'aimais travailler dur, écrit Speer, mais il me fallait toujours un encouragement spécial pour déployer toute mes énergies. Ma rencontre avec Hitler agit sur moi comme un catalyseur... » Il ajoute : « Je me suis souvent demandé durant ces vingt dernières années ce que j'aurais fait si j'avais pris conscience de la vraie nature de Hitler et de sa domination. Je dois répondre que ma position d'architecte du Führer m'était devenue indispensable. Je n'avais pas 30 ans que s'ouvraient devant moi, comme architecte, les perspectives les plus enthousiasmantes. »

Cette façon qu'avait Hitler de traiter Speer uniquement en architecte faisait partie d'un véritable système de gouvernement. « On enseignait aux membres du parti que les grandes questions politiques étaient beaucoup trop complexes pour qu'ils puissent les comprendre et que chacun devait prendre ses responsabilités dans un secteur donné ; architectes, médecins, avocats, agriculteurs, soldats, constituaient ainsi en fin de compte une communauté de gens isolés. Toute la structure du système visait à éviter des conflits de conscience possibles. Aussi étrange que cela puisse paraître aujourd'hui, la formule « Le Führer pense et dirige » n'était pas pour nous une simple formule de propagande... »

Certes, les mémoires de Speer n'expliquent pas entièrement comment Hitler continua jusqu'à la fin d'exercer sur son entourage une sorte de fascination.

Mais, ainsi que l'écrit l'historien anglais Trevor-Roper, qui étudia à fond la chute du régime nazi, « l'ouvrage de Speer, en faisant apparaître les contradictions constantes entre la perspicacité de l'auteur et son aveuglement, sa sensibilité et sa dureté, son sens de principes moraux et son désir de neutralité, plus encore en reflétant l'incapacité dans laquelle il se trouvait de surmonter ces contradictions, confère à ce livre une vraie qualité humaine ».

P. S.

¹ Albert Speer, *Erinnerungen*, Propylaen Verlag, Berlin

Où l'on commence...

Les femmes ont beaucoup parlé dernièrement, parlé ou fait parler d'elles. On a tenu à Versailles les « états généraux de la femme », auxquels participaient neuf ministres — rien que ça ! Et puis il y a eu le débat télévisé : « Faut-il décoloniser la femme ? » On en attendait des éclats, mais chacun resta un peu sur sa faim. Pour une raison bien simple, je crois : c'est qu'au-delà des questions de lois, de droits, de sous, rien ne nous était demandé, rien d'assez grand pour solliciter nos cœurs. La grisaille, quoi.

Et puis, je suis allée dans un quartier de Paris où règne une autre grisaille : loin des vastes espaces de Versailles, loin des bâtiments modernes de la télévision. Et pourtant, une ou deux heures plus tard, je ressortais d'un atelier exigu avec l'impression d'avoir touché du doigt ce qui nous fait vibrer, une tâche, un rôle dans le changement du monde.

Deux femmes se sont attelées là depuis vingt ans à une œuvre pour laquelle personne ne les a payées, personne ne leur a donné d'instructions, personne ne les a encouragées — au contraire même !

L'une d'elles avait, dès l'âge de dix-sept ans, décidé que sa vie ne lui appartiendrait pas. Au cours des années, sa vocation s'était précisée et elle s'était orientée vers une section réprouvée de la société, les prostituées.

En commençant, elle n'imaginait guère pouvoir faire plus que de devenir une amie pour une, ou deux, ou trois d'entre elles. Elle lança ce petit atelier où celles qui désiraient s'en sortir trouveraient un gagne-pain en fabriquant des animaux en moleskine et autres babioles. Les obstacles étaient nombreux, la lutte était dure, mais le départ était pris. Et voilà que coup sur coup l'argent vint à manquer, une collaboratrice qu'elle s'était trouvée dût abandonner et elle-même... attrapa les oreillons. Tout sombrait, semblait-il. Voyant l'atelier fermé, les jeunes filles étaient retournées d'où elles venaient : « Il faut bien vivre, que voulez-vous. »

Un beau matin, toute désinfectée, elle quitta l'hôpital et vint à l'atelier vide. Sous la porte avait été glissée une lettre. Dedans, un chèque de cinq cents francs. Avant la nuit, quatre

des anciennes étaient revenues demander aide et asile, et une nouvelle collaboratrice s'était offerte, mais elle était bien fluette : fallait-il l'accepter pour ce travail astreignant, hasardeux ? « Venez deux jours pour essayer. » Quinze jours passèrent... et cela fait vingt ans maintenant !

Pourtant ce n'est pas rien de faire marcher un atelier avec quinze, vingt filles qui n'ont jamais travaillé de leurs dix doigts et qui sont durcies par la vie. Pendant des heures, il fallait apprendre à chacune le simple point de boutonnière sur un malheureux canard, ou leur montrer comment on bourre une patte d'ours en peluche. En même temps, il fallait leur trouver un vrai travail — en général même plusieurs, avant de tomber sur la place où elles pourraient s'adapter et rester.

Il fallait aussi leur trouver un logement. Ainsi est née l'idée du Foyer : deux étages d'abord, puis quatre, chacun formant un appartement, une famille plutôt groupée autour d'une éducatrice. Le foyer est toujours occupé au maximum et les lits de secours souvent rajoutés. Quant à l'équipe de travail, elle compte maintenant neuf collaboratrices permanentes.

Mais ces vingt années, on ne les raconte pas en chiffres. Ce sont les lettres, les nouvelles, les visites de centaines de Francines, Josianes ou Renées qui les racontent.

« Jusqu'à présent je n'ai connu que les bassesses de la vie, écrit l'une qui, à dix-sept ans, ne souhaitait que mourir. Maintenant je voudrais posséder en ma personne de belles choses qui forgeront mon avenir. Je me considère comme une poussière, un grain de pierre sur lequel on marche sur le trottoir. Je ne peux réaliser que moi aussi j'ai ma place dans la société, que je peux changer. »

Une plus âgée, pour qui la détresse des autres a été une découverte, écrit : « Évidemment c'est décourageant de voir la triste vérité, mais c'est peut-être au fond ce qui nous donne une raison de vivre, car on ne peut pas se dire : ça ne me regarde pas. Et on se sent responsable. »

C'est ce qui frappe dans ces lettres des anciennes : en changeant, elles assument la responsabilité d'elles-mêmes sans doute, mais des autres aussi.

« Qui sait ? écrivait l'une, encore à ses débuts dans cette voie nouvelle. Peut-être qu'un jour nous donnerons, au lieu de recevoir. D'ailleurs, je sens que la vie commence... » Une famille en province offrit de la recevoir pour qu'elle puisse échapper au milieu dont elle était prisonnière. Au bout de quelques semaines, elle écrit : « Les gens chez qui je suis sont d'une gentillesse rare. Comment ne pas croire en Dieu en les voyant vivre ? Je crois vraiment que c'est Lui qui m'a retirée de cette boue. »

Les mois passent et elle envoie une lettre à une amie en train de descendre la pente : « Comme tu pourras le constater, j'ai changé. Tu sais, maintenant pour moi la drogue, l'alcool, enfin toute la pourriture de cette ville

que j'ai connue, c'est vraiment fini. Oh ! comme j'aimerais que la plupart des filles du Foyer qui étaient comme moi dures d'oreilles les ouvrent très grandes. Oh ! qu'elles comprennent réellement que le Christ est vivant et que si elles le veulent, Il peut transformer leurs vies comme Il l'a fait pour moi. J'aimerais tant que tu prennes une vie normale. Lis dans l'Évangile la parabole du Bon Berger et tu verras comme Dieu est bon. J'espère que tu réfléchiras. »

« En lisant ta lettre, j'ai pleuré, répondit l'amie. Ta conversion me semble miraculeuse et je suis heureuse pour toi... Le bonheur de mes amies est le mien. Je ne déchirerai pas ta lettre. Pour moi, elle est peut-être le début d'une vie normale. Tu sais, on ne peut pas croire en Dieu du jour au lendemain, mais ce soir je me tournerai vers le ciel et je dirai « merci » d'avoir donné à une amie que j'aimais beaucoup la joie et le bonheur. Je vais demander une Bible, je la lirai et peut-être que dans quelque temps je pourrai dire, moi aussi, que Dieu est mon bonheur... Mais tout ceci est loin de moi encore. »

Oui, pour elle la route allait être longue encore, aboutir même à la prison et c'est de là qu'elle écrit maintenant : « S'il fallait cette incarcération pour que je cesse d'être ce que j'étais, je ne le regrette pas. Je sais que je peux dès maintenant réfléchir et changer de route. Ce qui est plus important, c'est que je suis convaincue aujourd'hui que le Christ peut faire beaucoup pour moi... »

« Et vous savez, me disent les deux responsables, il y a longtemps que nous aurions mis la clef sous le paillason si nous ne savions pas que chacune, chacune peut changer. » Mais c'est à une de leurs anciennes pensionnaires que je voudrais laisser le mot de la fin. Elle raconte ce qu'elle essaye de faire autour d'elle et ajoute : « Aujourd'hui j'en suis là. J'ignore où je serai demain, car au fond lorsqu'on s'est mis au service de Dieu, on sait où l'on commence, mais on ne sait pas où l'on finit ! » Et j'aimerais lui répondre : en tout cas pas dans la grisaille.

Jacqueline.

Un journal pour les plus jeunes :

ÉLÉPHANT ET SOURIS

Histoires, nouvelles, dessins pour et par des enfants de 6 à 12 ans inspirant à jouer, bricoler, penser et vivre

Paraît tous les deux mois

Prix : Fr. 3.— (en timbres-poste)

Abonnements-cadeaux pour Noël à commander à la rédaction d'« Éléphant et souris », 1824 Caux

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours

Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :

Case postale 3, 1211 Genève 20

Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25 366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse Fr. 15.—

Autres pays Fr. 18.—

France F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :

Suisse Fr. 9.—

France F 10.—

Rédacteurs responsables :

Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

pour vos affaires...

pour vos vacances...

pensez à

AIR-INDIA

USA - EUROPE - ORIENT
EXTRÊME-ORIENT - AUSTRALIE



**Prix des abonnements à la
TRIBUNE DE CAUX**

Suisse Fr. 15.—

France NF 20.—

Belgique FB 210.—

Italie L. 2700

Autres pays Fr. s. 18.—

Abonnements par avion

Afrique du Nord et
Proche-Orient Fr. 21.—

Afrique d'expression
française, Iran Fr. 24.—

Canada, Etats-Unis,
Inde et Pakistan Fr. 25.—

Amérique centr. Madagascar Fr. 26.—

Amérique du Sud, Vietnam,
Cambodge et Laos Fr. 29.—

Autres pays : se renseigner auprès de
notre rédaction.

**Un cadeau qui se renouvelle
tous les quinze jours...**

Je désire offrir un abonnement à la **Tribune de Caux** pour l'année 1971 à :



Nom _____ Prénom _____

Rue et N° _____ Localité et N° postal _____

Ma propre adresse est la suivante :

Nom _____ Prénom _____

Rue et N° _____ Localité et N° postal _____

A découper et à adresser à l'administration de la **Tribune de Caux**, 1824 Caux

Au reçu de ce bon, notre bureau vous enverra une carte qui vous permettra d'annoncer le cadeau à vos amis

Vous recevrez également un bulletin de versement qui vous permettra de régler le montant de l'abonnement. (Fr. 15.— pour la Suisse ; Fr. 18.— pour l'étranger ; 20 francs français pour la France ; 210 francs belges pour la Belgique ; autres pays, voir ci-contre.)

... un abonnement à la TRIBUNE DE CAUX